

Cultiver des valeurs communes, tisser des liens et se remettre d'épreuves de vie, autant de manières d'être

FAIRE COMMUNAU

MAUDE JAQUET

Société ► L'association Appartenances-Genève accompagne des personnes migrantes dans leurs difficultés psychologiques. Des relations qui transcendent les aspects purement thérapeutiques.

Appartenances. Le nom résonne à la fois comme une promesse et une reconnaissance de la diversité des attaches nouées entre les humains. C'est aussi le fil rouge qui guide les thérapeutes actifs au sein d'Appartenances-Genève, association qui offre des consultations psychiatriques et psychothérapeutiques à des personnes migrantes. «Nous aidons des personnes isolées à retisser des liens, à se remettre en relation avec d'autres, dans un parcours qui, du fait même de la migration, est marqué par des ruptures plus ou moins violentes et définitives», décrit Nathalie Diaz-Marchand, psychothérapeute. Elle nous reçoit avec la directrice de l'association, Béatrice Faidutti Lueber, dans une salle de consultation accueillante, une tasse de thé à la main.

«Certaines personnes disent 'on va dans ta chambre' plutôt que parler de mon bureau. Ce n'est pas qu'une histoire de langue, il y a quelque chose qui ressemble à une maison», sourit la thérapeute. Dans ses locaux du boulevard Saint-Georges, l'association offre un répit, un cadre fait de petites habitudes simples. «Dans la salle d'attente, certains s'asseyaient toujours au même endroit. D'autres viennent en avance à leur consultation et se couchent sur le canapé. Pour des gens qui vivent dans des conditions difficiles, ce lieu offre un peu de tranquillité», raconte Béatrice Faidutti Lueber.

Au-delà du cabinet

Depuis sa naissance à la fin des années 1990, d'abord comme antenne locale de l'association Appartenances-Vaud puis comme entité propre, l'organisation a comme mission première une offre de soins, assumée comme étant «militante». «Avec ces personnes qui ont été tellement abîmées, on est dans des thérapies engagées. On ne peut pas, et on ne doit pas, se contenter d'être dans une neutralité bienveillante. Il faut s'indigner de ce qu'elles ont vécu, et de ce qu'elles vivent encore ici, où elles sont maintenues dans des statuts précaires. Ça fait partie de nos suivis, mais aussi plus largement de ce que nous partageons d'humain», explicite Nathalie Diaz-Marchand.

Les liens tissés ici, avec les patient·es mais aussi les interprètes, qui font partie intégrante du cadre thérapeutique, dépassent indéniablement les limites du cabinet. Car la mission d'accompagnement peut prendre des formes variées. De la plus simple – soutenir des



L'association propose à des patient·es qui le souhaitent des petits mandats de cuisine, qui prennent ici la forme de plats afghans. Une manière de partager autre chose que la thérapie.

ROBERTO PASINI

personnes à des rendez-vous administratifs ou les introduire auprès d'une autre entité du réseau genevois d'aide aux migrant·es – à des situations plus exceptionnelles. Comme cette femme victime de traite, que la psychologue avait accompagnée jusque dans son pays d'origine car elle souhaitait y retrouver ses enfants. Ou ce mineur géorgien, avec qui le contact avait été maintenu malgré un renvoi forcé dans son pays d'origine. «Le lien persiste différemment. Quelque chose d'autre que la thérapie demeure.»

Ce quelque chose se vit aussi dans les jolies du quotidien. Une naissance ou une nouvelle positivité dans le processus d'asile sont autant d'occasions de fêter ensemble. Dans le cadre de la consultation déjà, mais aussi parlées dans des contextes plus informels. Un repas partagé au restaurant, ou une invitation

dans la famille elle-même. Pour celles et ceux qui vivent souvent avec peu de moyens – plus de 65% des patient·es d'Appartenances dépendent de l'Hospice général d'après les dernières statistiques – cuisiner est souvent un acte de réciprocité fort. «Nourrir la famille, prendre soin de l'autre, c'est quelque chose d'universel. Quelque part, le patient qui prépare à manger prend soin de toi. Et cela tisse aussi un lien avec la culture du pays d'origine», souligne Béatrice Faidutti Lueber. Si la plupart des gestes sont spontanés, l'association a aussi formalisé, dans le cadre d'occasions ponctuelles, des petits mandats de cuisine pour des patient·es qui le souhaiteraient. Une prestation rémunérée donc, précise la directrice, qui permet à celles et ceux qui le souhaitent «d'avoir un autre rôle, une autre place. De quoi stimuler la capacité de créer, pour des personnes qui

sont souvent dans des attentes déléguées liées à leurs procédures d'asile».

Penser aux autres

Prendre soin de l'autre dans des rapports qui dépassent le clivage soignant·e-patient·e est au cœur de la démarche d'Appartenances-Genève. Une recherche de davantage d'horizontalité, qui fait dire à Nathalie Diaz-Marchand: «J'apprends énormément de mes patients. On n'est plus les mêmes après avoir travaillé à Appartenances.» Des bouts d'histoires partagées qui résonnent d'une personne à l'autre et créent des ponts inaliénables. Ainsi, une poignée de thérapeutes investis depuis de nombreuses années au sein d'Appartenances se sont rendus au printemps dernier sur le mémorial du génocide de Srebrenica, en Bosnie-Herzégovine. «L'association s'est créée sur la vague

de migration des Bosniaques en Suisse. On avait parlé de faire ce voyage depuis longtemps, et puis cette année, ça faisait sens. En voyant le mémorial, on a eu l'impression de connaître tous les noms inscrits», se rappelle la thérapeute.

À l'approche des fêtes, et notamment du Nouvel An, le lien prend aussi une autre coloration. «C'est un moment difficile pour beaucoup, pour ceux qui n'ont pas de famille ici, ne fêtent pas ou ne fêtent plus.» D'autant que cette période est aussi celle où les thérapies s'arrêtent, laissant parfois un vide important. Alors quand la situation l'exige, il n'est pas rare qu'un numéro de téléphone privé soit échangé sur un bout de papier. «Les gens n'en abusent pas. Ça rassure de simplement donner ce numéro, ça maintient un lien aussi. Dire qu'on ne disparaît pas, et qu'on va continuer à penser à eux.»



«Pour des gens qui vivent dans des conditions difficiles, ce lieu offre un peu de tranquillité»

Béatrice Faidutti Lueber